ETHNO-PHOTOGRAPHIE

Deux expositions importantes consacrées à des photographes sont proposées au public.

Au boulevard Carl-Vogt, le visiteur est invité à découvrir à travers des images d'une grande qualité, une remarquable destinée individuelle, celle de cet Allemand, George Huebner (1862-1935), exilé volontaire en Amazonie, qui a laissé un corpus inestimable de photographies, complètement oubliées jusqu'à ce que Daniel Schoepf en retrouve la trace dans les archives de notre Musée. Le visiteur par la même occasion est invité à faire une plongée dans une extraordinaire histoire régionale, celle de Manaus, extravagant et éphémère eldorado dans la brousse, basé sur l'exploitation du caoutchouc et des Indiens, avec son fameux Opéra où, selon la légende, se produisit Sarah Bernhardt!

À l'Annexe de Conches, l'exposition **«Derrière le miroir»** présente une sélection d'oeuvres du Genevois **Jean Mohr**, ce grand observateur de notre temps et de «la vie en marche», pour reprendre ses termes. Qu'il montre des immigrés de Genève, une fête familiale, des réfugiés palestiniens ou une simple pierre, Jean Mohr a, comme l'a relevé un critique, «l'art d'extraire le sublime d'un détail, d'un angle de prise de vue, de matières ou de sujets qui auraient pu paraître à première vue sans intérêt».

Si l'on ajoute encore les photographies de **Simone Oppliger** sur le quartier de la Jonction, on se demandera peut-être pourquoi le Musée d'ethnographie ouvre à quelques jours d'intervalle trois expositions consacrées à des photographes, alors que notre «matière première» est constituée d'objets en trois dimensions. La réponse est que nous avons désiré montrer une fois combien la photographie n'est pas un genre mineur en ethnographie et à quel grand développement elle est promise dans une institution telle que la nôtre. L'ethnographie n'est rien d'autre qu'un élargissement du regard sur l'humain, l'adoption d'un regard qui n'est pas enfermé dans les limites d'une culture ou d'une société, mais qui cherche à comprendre de manière plus profonde, par comparaison entre les civilisations très diverses qui ont occupé et occupent la Terre, la destinée humaine, l'évolution du monde et, au delà des différences, ce qu'il y a de commun et d'essentiel pour tous les hommes. Contrairement à une opinion répandue, l'ethnographie ne s'occupe pas exclusivement des cultures d'outre-mer ou du monde rural européen, mais peut porter son attention sur n'importe quel fait humain, des plus exotiques aux plus familiers, sur les relations de travail à l'UBS comme sur l'invasion de la modernité dans une lointaine île de Papouasie.

Selon cette conception un musée d'ethnographie ne peut se contenter de présenter des objets, si importants, intéressants et beaux soient-ils, mais, pour «raconter les histoires» qui sont les leurs, pour «instruire en divertissant», il doit compléter la présentation d'objets par d'autres sources et moyens d'expression, parmi lesquels, de par ses possibilités et potentialités, la photographie a une place privilégiée. Dans le nouveau Musée d'ethnographie (qui nous l'espérons se construira bientôt) à la place Sturm, une place significative sera occupée par sa médiathèque ultra-moderne. Elle regroupera, entre autres, les 100'000 photographies – dont beaucoup sont très anciennes – que possède déjà notre Musée. Les expositions montrées donnent une idée du beau et considérable travail à faire dans ce domaine. Après avoir déposé le fonds photographique du Musée dans des locaux présentant les meilleures conditions de conservation, il faudra en mener à terme le catalogage et l'inventaire informatisés. Ce qui ne pourra être vraiment bien fait que s'il y a étude de ces photos (comme celle que Daniel Schoepf a réalisée au sujet d'Huebner), permettant d'identifier les auteurs, les sujets, les dates et les lieux. Et il ne suffira pas de montrer au public ces documents sur un écran, mais il faudra lui donner aussi l'irremplaçable accès direct aux originaux, ce qui ne pourra se faire que par des expositions du type de celles qui sont actuellement proposées à Conches et à Carl-Vogt.

> Louis NECKER Directeur



Journal du Musée d'Ethnographie de Genève

no 29 octobre 2000 - février 2001

Paraît trois fois l'an

Direction Louis Necker Rédaction Geneviève Perret

Ville de Genève Département des affaires culturelles

MUSÉE D'ETHNOGRAPHIE

65-67, boulevard Carl-Vogt 1205 Genève Tél. 41 22 418 45 50 Fax 41 22 418 45 51

Bus 1, 4 et 32

Annexe de Conches

7, chemin Calandrini 1231 Conches Tél. 41 22 346 01 25 Fax 41 22 789 15 40

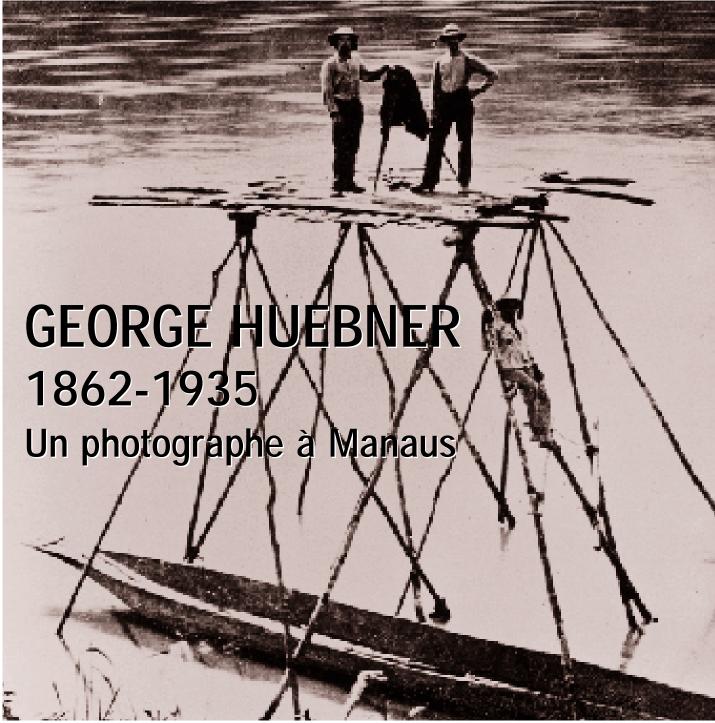
Bus 8

Ouvert de 10 à 17 h Fermé le lundi

Accueil des publics

Visites commentées sur demande minimum 15 jours à l'avance Tél. 41 22 418 45 81

www.ville-ge/musinfo/ethg



Échafaudage érigé sur le Pachitea pour photographier la maison d'un seringueiro. Photo: Kroehle & Huebner, 1888

EXPOSITION

GEORGE HUEBNER (1862-1935)

Du 3 novembre 2000 au 4 mars 2001 au Musée d'ethnographie

Vernissage le jeudi 2 novembre à 18 heures

Un rescapé de la mémoire

Le Musée d'ethnographie présente jusqu'au 4 mars 2001 une exposition consacrée à un «rescapé de la mémoire»: George Huebner, photographe d'origine allemande, qui accomplit son premier voyage d'exploration en Amérique du Sud dans le dernier quart du XIXº siècle et se fixa par la suite à Manaus jusqu'à sa mort. Par un hasard de l'histoire, les archives du Musée sont en possession de deux albums de photographies frappées à son nom, offerts par un homme qui l'avait personnellement connu au Brésil, Oscar Dusendschön, banquier-caoutchoutier alors établi à Manaus, où il exerçait les fonctions de consul d'Allemagne et qui finit sa vie à Genève.

Cet «évacué de la mémoire» par les vicissitudes de l'époque et le mépris du crédit photographique, nous avons aujourd'hui le privilège de le faire revivre en lui restituant quelques-unes de ses images: portraits d'Indiens de la région d'Iquitos, vachers du Rio Branco, bourgeois de Manaus, reflets d'eau, façade de l'Opéra...

George Huebner, c'est un parcours professionnel exemplaire: tout d'abord, de 1888 à 1891, un travail pionnier à vocation iconographique mené à bien sur l'Ucayali, aux confins du Pérou et du Brésil; puis, de 1895 à 1920, vingt-cinq ans d'enregistrement de la mémoire visuelle de Manaus et de son arrière-pays; enfin, de 1921 à 1935, quinze ans d'ultime enracinement en terre amazonienne, consacrés à herboriser, collecter, documenter et photographier palmiers, orchidées et autres arantacées. Le personnage s'affirme sans conteste comme l'une des figures de proue de cette deuxième génération de pionniers de la photographie brésilienne qui a accompagné le développement de la presse, de l'imprimé photographique et de la documentation iconographique dans le nord du pays, à un moment particulièrement significatif et fastueux de son histoire: celui du boum du caoutchouc.

Huebner, c'est aussi un studio, baptisé «Photographia Allemã», qu'il fit prospérer et qui connut son heure de gloire dans la Manaus de la belle époque, mais dont l'enseigne, reprise par ses successeurs allait être porteuse de désastre pour des milliers de documents durant la Deuxième Guerre mondiale, lors de la mise à sac des biens des Italiens et des Allemands de la métropole amazonienne en 1944. Huebner, pourtant, était déjà mort depuis près de dix ans et l'établissement n'avait plus d'«allemand» que la renommée de son fonds de commerce! Toute une imagerie régionale, dont on ne pourra jamais plus que rêver, a donc ainsi été pillée, dispersée ou détruite, un témoin de la déprédation allant même jusqu'à préciser que certaines plaques photographiques auraient été «*lavées et récupérées pour leur seule qualité de verre*». Si l'on ajoute que le photographe était né à Dresde où résidaient sa famille et son éditeur, qu'il avait de surcroît adressé ses dernières images de palmiers et d'orchidées aux spécialistes des Jardin et Musée botaniques de Berlin, on comprendra que ses négatifs et ses tirages — pillés, rasés ou bombardés — n'ont pas eu de chance.

George Huebner a pourtant été à ce point actif et entreprenant — mais aussi fidèle dans ses amitiés — que, malgré toutes les déprédations subies, les vestiges de son travail (cartes postales, publications illustrées, plantes tropicales qu'il a récoltées et qui portent son nom, vingt ans de correspondance avec l'ethnologue Theodor Koch-Grünberg) mis bout à bout, finissent par constituer un corpus de témoignages et d'images d'une importance majeure pour la connaissance de l'Amazonie du tournant du XXº siècle.

Daniel Schoepf

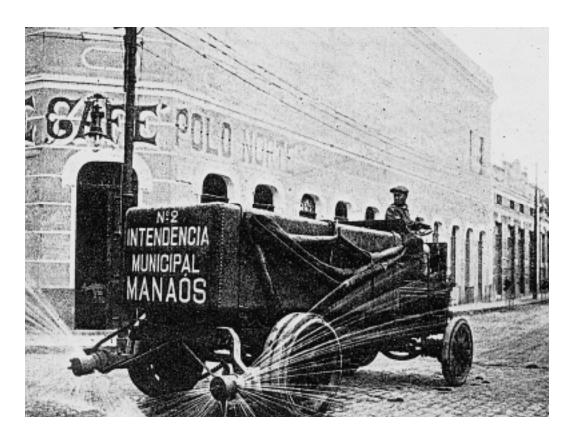


Portrait d'une Indienne du Pará. Photo: G. Huebner, 1896-1910



Autoportrait en pied. Photo: G. Huebner, 1911

de la voirie de Manaus. Photo: G. Huebner, 1913

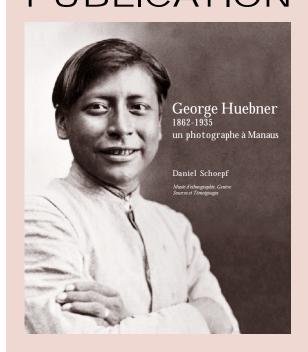


Un photographe à Manaus, Brésil



Canot, voiliers et vapeurs sur l'Amazone. Photo: G. Huebner, 1896-1910

PUBLICATION



GEORGE HUEBNER (1862-1935). Un photographe à Manaus

Texte de Daniel Schoepf avec la collaboration de Dorothée Ninck et Erica Deuber Ziegler Préface de Charles-Henri Favrod Edition: Musée d'ethnographie, Genève, octobre 2000 - Collection Sources et témoignages 210 pages, 124 illustrations n/b

En vente au Musée ou sur commande au secrétariat (Tél. 41 22 418 45 44) au prix de fr. 48.— (Amis du Musée fr. 43.-) port en sus

«Voilà un grand photographe disparu corps et biens, qui refait surface grâce à l'obstination d'un biographe, Daniel Schoepf, dont j'ai plaisir à saluer l'immense travail. Il y a non seulement la quête des sources, leur vérification, l'enquête sur place, mais une remarquable analyse de la manière et du comportement photographiques de George Huebner, des premières années d'exploration amazonienne à la maîtrise commerciale urbaine, puis la conversion à la botanique imposée par la crise économique, mais qui n'empêche pas le photographe de triompher encore avec des vues végétales admirées par tous les spécialistes.

L'histoire de la photographie est toujours à faire. George Huebner, qui en avait été exclu, y fait sa rentrée avec des images incontestables. Le regard des indigènes sur le photographe, dans le singulier face-à-face du portrait, est désormais aussi un regard sur nous où s'incorpore George Huebner, constat de présence durable et émouvante.»

Extrait de la préface de Charles-Henri Favrod

JEAN MOHR - DERRIÈRE LE MIROIR

Exposition de photographies du 1er novembre 2000 au 26 août 2001 à l'Annexe de Conches

Vernissage le mardi 31 octobre à 18 heures

Visites commentées de l'exposition par Jean Mohr: les dimanches 12 et 26 novembre 2000 à 10h30



Pas de clins d'œil ni de grimaces

Ces dernières années, l'Annexe de Conches a plus d'une fois proposé à son public des expositions privilégiant l'image à l'objet. Je citerai pour exemple: *Vies inutiles?* et les photographies de Françoise Sautier en 1992, *Fourches en diable* avec les images de Jacques Mourier en 1993, *La mort et l'oubli*, photographies de Johnathan Watts et Teuvo Lehti en 1995. Deux ans plus tard, en 1997, l'exposition *Freddy Bertrand, 40 ans de photographies de presse à Genève* a permis au Musée de s'enrichir d'un fonds photographique considérable. Enfin, en 1998, l'Annexe du Musée a présenté *Le Vent des routes*, textes et images de Nicolas Bouvier.

C'est au cours de cette exposition dédiée à Nicolas Bouvier qu'est née l'idée d'accueillir les photographies de Jean Mohr. Ces deux grands voyageurs se sont fréquentés de nombreuses années et ont eu maintes fois l'occasion de collaborer. Cette exposition à Conches, c'est en quelque sorte continuer de proposer à nos visiteurs des photographies qui interpellent et questionnent le spectateur. Nicolas Crispini en a réalisé la scénographie en collaboration avec Jean Mohr, ainsi que la conception du livre «Jean Mohr - Derrière le miroir».

Qui n'a jamais croisé dans un théâtre, un vernissage d'exposition d'art ou autres manifestations, ce photographe toujours élégant et discret? Il surgit là où on ne l'attend pas, son appareil prêt à fixer sur la pellicule des instants de vie. Sous son allure de gentleman, qui peut paraître froide et distante, habite un artiste sensible toujours à l'écoute du monde qui l'entoure.

L'Annexe de Conches et son parc permettront de voir ou revoir quelques-unes des images les plus connues de l'auteur. Cependant, cette exposition ne se veut pas une rétrospective: une place importante sera laissée à des photographies inédites, celles que Jean Mohr aime appeler avec ironie, «mes photos du dimanche». En effet, lors de ses multiplies voyages effectués pour le compte d'organismes internationaux tels que le CICR, l'OMS ou le BIT, il se réserve des plages de temps libre pour mettre en boîte des images plus personnelles. Si Jean Mohr part une semaine en Asie, les quatre premiers jours seront dévolus à son travail de reporter; le vendredi, jour de congé des musulmans, le samedi des internationaux et le dimanche des chrétiens, le photographe humaniste et engagé, livré à lui-même, devient alors un artiste amoureux de la nature privilégiant les recherches formelles et esthétiques.

En 1975, Nicolas Bouvier écrivait ces quelques lignes à propos de son ami:

«Depuis vingt ans que je les regarde, les photos de Jean Mohr m'inspirent un sentiment qu'on éprouve trop rarement: une confiance sans réserve. Je crois que les choses sont comme il me les montre. Qu'il s'agisse d'un préau, le soir en Thrace, ou d'un couple d'amoureux à Central Park, New-York, je ne me dis jamais: c'est bien lui... c'est sa manière, je me dis: c'est bien eux... c'est donc ainsi. Depuis vingt ans qu'il photographie, Jean Mohr ne s'est jamais préoccupé de faire du Jean Mohr, étant uniquement soucieux de rendre justice à cet autrui ou cet ailleurs qu'il avait dans son objectif. Aucun truc, aucune complaisance, pas de clins d'oeil ni de grimaces. Jamais il ne s'interpose entre nous et ses sujets, il s'efface au contraire pour mieux les faire apparaître. Cette réserve délibérée, choix moral et non pas esthétique, confère à l'immense inventaire du monde que depuis vingt ans et grâce à d'incessants voyages il a entrepris de dresser, une force, un sens, une authenticité exceptionnelle».

Christian Delécraz

À l'occasion de cette exposition, les Éditions Slatkine et le Musée d'ethnographie de Genève publient un magnifique ouvrage avec 150 photographies en n/b «Jean Mohr - Derrière le Miroir», (contributions de Jean-Philippe Rapp, Bernard Crettaz, John Berger et Katia Berger Andreadakis).

En vente au Musée au prix de fr. 60.— (Amis du Musée fr. 55.—)



Autoportrait, Cabane des Aiguilles rouges. Photo: J. Mohr, 1982

Derrière le miroir

Une exposition rétrospective? Pas tout à fait. L'intention est plutôt de montrer la diversité d'une profession qui se trouve coincée entre les beaux-arts, la littérature, le cinéma et la télévision. Et de faire comprendre pourquoi un photographe (moi, en l'occurrence) choisit de rester durant plus de quarante ans dans l'exercice de ce métier guère prestigieux dans son ensemble et somme toute très modestement rémunéré. Plutôt que de céder aux attraits de la TV ou du cinéma, par exemple, où l'on accède relativement facilement à une position de pouvoir et de notoriété.

Alors, qu'est-ce qui fait rêver tant de jeunes, lorsqu'on parle du métier de photographe? Les réponses sont multiples, parfois contradictoires. Il y a l'indépendance dont il jouit, à condition de ne pas exiger en même temps la sécurité matérielle. Et puis, l'aspect créateur de la prise de vue: le photographe ne se contente pas d'enregistrer, il interprète, en privilégiant certains détails, en choisissant la lumière, en utilisant une focale plutôt qu'une autre. Enfin la photographie, du moins celle que je pratique, amène au contact avec les hommes, le monde vivant, la vie en marche. Derrière l'image brute, il y a les résonances, les prolongements métaphoriques, la musique parfois, ou la poésie. La photo devient véhicule et non une fin en soi, un simple constat. Si elle est bonne, elle «vibre».

Chercher, puis trouver le titre d'une exposition, c'est se livrer à un jeu amusant, parfois éprouvant, rappelant un peu celui pratiqué par certains artistes du début de ce siècle, des peintres principalement, lorsqu'ils organisaient des fêtes bien arrosées, pour trouver des titres à leurs oeuvres récentes. Pour cette exposition, le titre ne constitue nullement un programme, dont il faudrait tenir les promesses. Il s'agit plutôt d'une sorte de chapeau, ou si l'on préfère: de fil d'Ariane, de proposition d'approche d'un ensemble d'images apparemment très diverses.

Cette exposition a pour titre : «Derrière le miroir». Pourquoi? Parce que le miroir ne nous renvoie qu'une image froide, anonyme, implacable et que, confronté à cette brutalité, on cherche instinctivement une échappatoire. Face à ce miroir, on aimerait savoir ce qu'il y a derrière, un peu comme un bébé, ou un chien, et ne pas se satisfaire de cette image brutale, de ce constat sans pitié.

Lorsque le cinéaste Claude Goretta a réalisé un film TV sur moi et mon travail, il l'a très joliment intitulé «Un photographe parmi les hommes», faisant référence par là aux nombreux reportages à connotation sociale que j'avais publiés. Mais si l'approche humaniste représente dans mon travail de photographe la principale constante et caractéristique, il reste néanmoins la hantise des recherches plastiques, des nostalgies de «peintre défroqué» qui m'habitent aujourd'hui encore. J'aime me perdre dans la forêt avec mon appareil autour du cou, rôder dans un site archéologique au milieu des pierres patinées, tenter de capter des jeux de lumière comme un satyre poursuivant des nymphes. Il n'y a pas pour moi de différence fondamentale d'approche entre l'image d'un arolle foudroyé et un visage de paysan façonné par les ans. Il ne s'agit nullement de démontrer quoi que ce soit ou de chercher une valeur symbolique à tout prix aux photos que l'on prend. Simplement, l'arbre foudroyé devrait pouvoir exprimer l'orage, le feu, peut-être la punition. Et le portrait du vieillard raconter dans un raccourci la vie de solitude du paysan de montagne.

Si l'exposition entend montrer la très grande richesse des thèmes qui s'offre à la photo, elle a également pour but d'attirer l'attention du public sur l'utilisation des images, la multiplicité des points

Inde, Aligarth. Photo: J. Mohr, 1968

de chute. Cela va de la publication en page couverture d'un grand magazine à l'utilisation purement privée. Et cet usage privé peut parfois être plus important que la diffusion à des centaines de milliers d'exemplaires d'une photo choisie par une rédaction. Un exemple de photo à usage privé: le portrait d'une femme qui se croyait laide et qui découvre par la photo qu'elle peut être désirable.

Souvent, des photos ont été réalisées sans but précis, dans des endroits très divers, à des époques échelonnées dans le temps. Le déclic émotionnel a fonctionné, puis le déclic de l'appareil, l'image a été mise en boîte, elle atterrit en archives. C'est la Belle au bois dormant, attendant sa délivrance, la justification de son existence. Et puis, un beau jour, on la redécouvre, elle joue son rôle, sa partition dans un ensemble. Par exemple dans un opéra sur les travailleurs migrants (*Migrants* de Vinko Globokar), ou dans le *Check-up* de Ed. Bond et C. Brandt. D'autres apparaissent dans des livres, à la TV, des expositions collectives. Sans qu'il y ait aucune volonté précise, simplement parce que, apparemment, elles sont éloquentes et chargées d'autre chose que la simple apparence. Il y en a qui ressurgissent et prennent vie sous forme de cartes postales, de calendriers, de cartes de voeux. Pourquoi pas? Nos enfants sont appelés à nous échapper, à prendre leur envol.

La photographie est un métier qui se pratique jusqu'au bout, avec passion. Qui sait: la dernière photo sera peut-être la meilleure?

Jean Mohr



Officier israélien et garçon palestinien, Territoires occupés. Photo: J. Mohr, 1967

La jeune fille et le photographe

Elle regarde. Nous la regardons. Sans qu'elle le sache, mèches aux vents. La jeune fille est élégante, un foulard léger noué à son cou. On pourrait la croire surprise par le photographe devant son miroir. Mais elle se trouve derrière. Derrière la fenêtre.

Mystère essentiel des images, rencontre différée dans le temps. Son regard croise le mien. Elle n'a rien demandé. M'a-t-elle vu? Pourtant, elle m'interroge intensément. Me touche avec les yeux. Comme on le dit aux enfants de peur qu'ils ne cassent quelque chose. Ce regard est certainement fragile. Derrière la moustiquaire tendue, il jette le trouble. Oui, vous avez bien vu, la jeune fille est aveugle. Ses yeux sont opaques, presque blancs. Un blanc profond teinté de curiosité et auquel je rajoute volontiers beaucoup de tendresse.

Cette rencontre de la jeune fille aveugle et du photographe, je l'ai découverte il y a vingt ans. Depuis, cette jeune fille aveugle m'accompagne et parfois m'aide à vivre dans des moments de doute.

Pour en avoir été, je soupçonne bon nombre de reporters-photographes d'éprouver une fascination pour l'être aveugle. Compassion trouble? Angoisse obscure? Toujours est-il que l'histoire du médium photographique est jalonnée de la confrontation des voyants aux non-voyants. Eugène Atget réalise, en 1899, certainement une des plus belles icônes du genre avec *Le joueur d'orgue*. Ce musicien aveugle accompagné d'une petite fille qui chante dans les rues de Paris. Là aussi, par la magie des images, il m'arrive certains jours d'entendre la mélodie de la fillette qui accompagnait le joueur d'orgue dans l'espoir d'une pièce jetée par la fenêtre d'un appartement bourgeois. Aurais-je jeté la pièce ou fermé la fenêtre? À chacun son miroir.

Jean Mohr nous raconte la suite de sa rencontre avec la jeune fille. Il nous montre comment il l'a fait rire en imitant le cri des animaux et précise encore: «Ces photos, elle ne les verra jamais». Mais avec sa complicité, il nous donne à entendre leur musique. En silence.

«BONS BAISERS DE LA JONCTION» Photographies de Simone Oppliger

Exposition dans le hall du Musée d'ethnographie du 9 novembre 2000 au 7 janvier 2001

Vernissage le 8 novembre 2000 à 18 heures

Mercredi 15 novembre 2000 de 18 h à 20 h: PRATIQUES ET LIEUX DE L'INTERCULTURALITÉ

«Bons baisers de la Jonction»¹

Cette formule n'est pas courante mais elle ne demande qu'à le devenir. De ce quartier genevois, mille variantes – amicales, familiales, fraternelles, amoureuses, nostalgiques – s'envolent quotidiennement par lettres, par fax, par mails, par téléphone aux quatre vents du monde. Moins sans doute par cartes postales. Et pourtant le quartier ne manque pas d'images. Il suffit pour s'en convaincre de regarder les photos de Simone Oppliger, découvrir les visages et les lieux, imaginer l'infinité des rencontres et des palabres, se glisser dans les rêveries des uns et les espoirs des autres.

La Jonction est une de ces terres qui depuis des générations se construit d'habitants venus d'ailleurs et qui deviennent souvent d'ici. Comment se déroule cette mue permanente? Dans le cadre d'une recherche menée par une équipe universitaire sur les constructions identitaires des jeunes de la Jonction, Simone Oppliger a sillonné le quartier. Elle est allée à la recherche des lieux où aujourd'hui se construit, déconstruit et reconstruit, se bricole en somme, cette interculturalité si difficile à saisir et à vivre. Ses images reflètent sa quête d'indices: des enfants qui du musée à l'école et de l'école au musée ouvrent leurs yeux sur le monde et leur quotidien, des jeunes qui n'en finissent pas de refaire une terre où ils se sentiraient mieux, des hommes et des femmes qui vivent ensemble sans s'être choisis mais en sachant finalement que leur destin est commun.

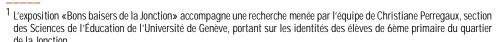
Cette exposition montre un quartier et des habitants qui, malgré les incertitudes, les conflits et médiations, les soucis quotidiens ne vivent pas le repli, mais font le pari de la rencontre, de l'ouverture. Il faut dire que la Jonction est un nom rêvé pour un quartier qui vit de l'autre et avec l'autre depuis si longtemps.

Christiane Perregaux

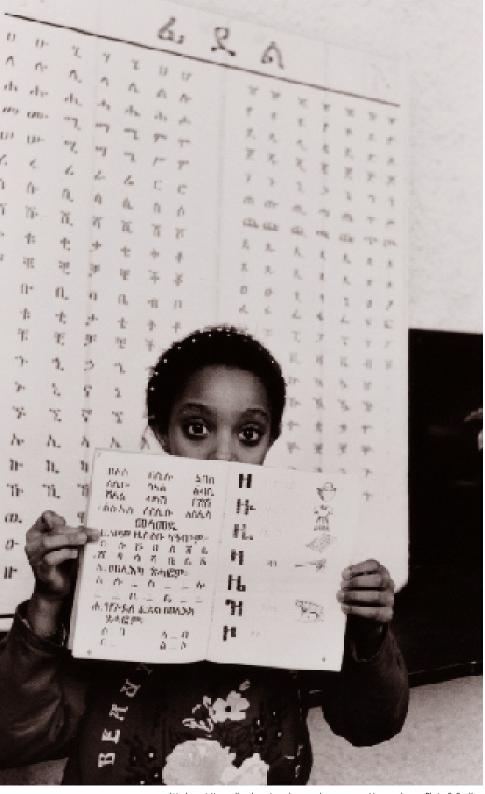
Le monde est au cœur de la Jonction

Le triangle de la Jonction est porteur d'une diversité foisonnante. La diversité potagère a fait place à la diversité humaine et le terrain est toujours aussi fertile de la pointe des Jonquillards à la Plaine de Plainpalais. La culture du quartier est faite aujourd'hui comme hier de mille rencontres et gestes quotidiens entre des habitants d'origines très différentes qui, avec le temps, apprennent à se connaître et à se reconnaître.

Aujourd'hui le quartier compte plus de 14'000 âmes. Les Suisses aux multiples facettes sont près de 8000: Genevois de souche ancienne ou plus récente, confédérés de tous les cantons sans exception qui laissent la trace de la proximité et de l'exode rural. Les Vaudois puis les Valaisans, les Fribourgeois et les Bernois dépassent chacun les 600 résidents. Plus de 130 nationalités représentent la population étrangère (près de 6500 personnes) établie pour plus des trois quarts depuis de nombreuses années en Suisse. L'Europe avec le Portugal, l'Italie, l'Espagne et la France en tête, compte plus de 5000 résidents et les ressortissants de tous les autres continents confondus sont un peu plus d'un millier.



Une publication retrace cette collaboration élargie au Musée d'ethnographie et à la Maison de quartier de la Jonction: «Bons baisers de la Jonction», (éd. Slatkine). Photographies de Simone Oppliger. Textes de Christiane Perregaux, Yvan Leanza et Christine Détraz.



L'école peut être un lieu de partage des connaissances apportées par chacun. Photo: S. Oppliger

VIE DU MUSÉE

LA NON-RETRAITE DE BERNARD CRETTAZ

Bernard Crettaz vient de quitter la charge de Conservateur du Département Europe et Collection Amoudruz au Musée d'ethnographie, atteint à la surprise générale par l'âge de la retraite. Permettezmoi, cher lecteur, de lui consacrer ces lignes.

Bernard est une personne inclassable, mais je commencerai tout de même par donner les éléments habituels d'un curriculum vitae. Après avoir fait une thèse de doctorat en sociologie (qui pourrait aussi être une thèse en histoire ou en ethnologie) sur «Nomades et sédentaires dans le Val d'Anniviers», Bernard Crettaz est entré au Musée d'ethnographie en 1975, dans les années où celui-



Bernard Crettaz sur les lieux du mythe fondateur de la Suisse, relisant à ses étudiants le Pacte du Grütli de 1291. Photo: J. Watts, 1996

ci acquérait à la fois la Collection Amoudruz et l'Annexe de Conches. Bernard a marqué l'Annexe par un grand nombre d'expositions inoubliables, dont je rappellerai quelques titres: «Genève, le Rhône et les Alpes à travers la Collection Amoudruz», «Fer, cheval et maréchal», «De la terre à la foi», «Suisse mon beau village», «Le petit char, la brosse et le rabot», «La cage et le radeau», «Terres de femmes», «Vache de Suisse», «Vies inutiles, ethnographie d'un couvent», «C'était pas tous les jours dimanche, vie quotidienne du monde ouvrier», «La beauté du reste, confession d'un conservateur», «Quand on a la santé», «De la Croix au Lotus, l'itinéraire spirituel de Jean Eracle, prêtre et bonze», «Les plis du temps, mythe, science et Horace-Bénédict de Saussure» et tout récemment «La mort à vivre, petit manuel des rites mortuaires». Sans diminuer la part que Christine Détraz et Christian Delécraz y ont prise, il faut constater qu'énumérer ces expositions, c'est aussi énumérer les thèmes successifs de la réflexion que systématiquement Bernard a menée sur notre société, et qui dans chaque cas a donné lieu à un, deux, voire trois livres. Imagination, perspicacité, irrespect, humour, enthousiasme communicatif ont chaque fois marqué ces expositions qui, en plus, ont toujours été accompagnées de divers colloques, animations, films, démonstrations vivantes.

Tout à fait imperméable à l'unidimensionnalité qui fait rage dans le monde d'aujourd'hui, Bernard a enraciné et prolongé ses activités au Musée dans bien d'autres actions en dehors de celui-ci: participation à la CRIÉE (Communauté de recherche interdisciplinaire sur l'éducation et l'enfance), président de la Société suisse de Thanatologie, chargé de cours au Département de sociologie de l'Université, participant au projet genevois (non retenu) pour la prochaine exposition nationale, partenaire des Éditions Monographic à Sierre, conseiller des musées valaisans, pour n'en citer que quelques-unes. Ce fut souvent en association avec Yvonne Preiswerk, sa regrettée épouse.

Bernard Crettaz marquera encore la Cité par son regard, ses conseils et ses critiques. Les liens d'amitié que Bernard a noués dans le Musée continueront après son départ, mais en plus nous avons convenu de plusieurs collaborations futures: il continuera à présenter ses fameuses «performances» à la Rue Blanche, il pourra être commissaire de certaines expositions à Carl-Vogt, à Conches ou à la Place Sturm, il nous appuiera dans notre combat pour un Nouveau musée. Bernard n'est pas quelqu'un qui part à la retraite. Nous lui faisons tous nos vœux pour cette nouvelle étape de son exceptionnelle carrière.

Restauration de la collection de disques 78 tours Constantin Brăiloiu (1893-1958)

Face à la détérioration grandissante de l'importante collection de disques 78 tours (environ 1750 échantillons) constituée au Musée d'ethnographie par Constantin Brăiloiu, l'un des pionniers éclairé de l'ethnomusicologie moderne, la prise de conscience de l'urgence d'une sauvegarde et d'une restauration s'est imposée d'elle-même au conservateur Laurent Aubert. A ce propos, nous devons souligner que cette opération de sauvetage n'aurait rien été sans le large geste de soutien de Memoriav (Association pour la sauvegarde de la mémoire audiovisuelle suisse), qui a rendu possible des transferts de qualité professionnelle de ces 78 tours sur cassettes DAT, ainsi qu'un important travail d'inventaire. Car une classification méthodique et ordonnée de la collection ne fut jamais menée à terme par l'ethnomusicologue roumain décédé en plein travail, tout au plus l'avait-il entamée: aussi plusieurs collaborateurs ont-ils passé de longs mois à enregistrer, répertorier, rechercher, classifier,

étiqueter, puis à informatiser la totalité de la collection sur une base de données qui devrait ultérieurement être mise à la disposition du public. A présent, il reste encore du pain sur la planche pour l'ingénieur du son Errol Maibach, car une seconde sauvegarde, sur CD cette fois, devrait contribuer à la diffusion des pièces maîtresses de la collection pour le plus grand bonheur des audiophiles et autres amateurs de musiques populaires.

Le caractère unique de cette collection provient de trois facteurs: d'abord, les choix personnels du fin connaisseur qu'était le Roumain Brăiloiu, à la fois maître de conférence au Centre national de recherche scientifique (CNRS), éditeur aussi prolifique qu'avisé, et ami épistolaire du compositeur hongrois Bela Bartók qui recueillit au cours de sa vie plusieurs dizaines de milliers de chants folkloriques; ensuite, ses propres prises de son sur le terrain (essentiellement en Roumanie, mais aussi en Suisse, en Yougoslavie et dans les Asturies) qui révèlent le signe d'une volonté toute scientifique quant à l'adoption d'un lieu et d'une ethnie de prédilection. De façon systématique, il avait effectué une véritable cartographie musicale de son pays, la Roumanie, en se rendant dans des contrées guère fréquentées; enfin et surtout, l'ancienneté des prises de son de Brăiloiu garantit en soi, à une époque à peine médiatisée, une pureté musicale originelle peu entachée jusqu'alors par l'influence radiophonique sur les populations autochtones.

Véritable précurseur de la pensée ethnomusicologique, l'homme de terrain, dans ses écrits et à son époque déjà, avait signalé l'emprise des modes musicales citadines néfastes à la conservation de l'identité des musiques populaires campagnardes. Face à cette menace, le savant ambitionnait avant tout de préserver par des enregistrements réguliers tout un patrimoine musical, perpétué depuis des siècles et, curieusement, communément qualifié de transhistorique ou d'intemporel alors que

paradoxalement en phase de déperdition par rapport à une musique dite classique transcrite sur papier, parfois imprimée, puis diffusée. Si une infime partie de cet impressionnant héritage, qui passe en revue le génie musical des peuples des cinq continents, fut déjà éditée par Laurent Aubert, successeur de Brăiloiu dans sa responsabilité aux Archives internationales de musique populaire, (http://www.ville-ge.ch/musinfo/ethg/ publicmu.htm#aimp), cette source, loin d'être tarie, recèle et nous réserve encore bien d'autres richesses à découvrir. C'est pourquoi, en hommage à ce défenseur des musiques traditionnelles qu'était Constantin Brăiloiu et pour donner un lendemain à ses efforts, les joyaux du trésor sonore dont il nous a fait présent méritent d'être sélectionnés afin de vous être délivrés dans un avenir que nous espérons proche.

Julien Brocher



Constantin Brăiloiu enregistrant sur phonographe le joueur de cornemuse (cimpoiu) Gh. Musuleac. Village de Fundu-Moldovei, Bucovine, Roumanie Photo: J. Berman, 1928. Documentation: AIMP

TRÉSORS

Les livres du musée? Le 6ème continent des visiteurs!

Mis à part des étudiants, des collègues-chercheurs, des animatrices passionnées et d'incurables voyageurs ou collectionneurs, nos visiteurs ne savent pas assez que le Musée recèle une grande bibliothèque accessible au public et composée de 4 sections qui recouvrent l'ensemble de la planète: les monographies, les périodiques, le fonds de la Société suisse des Américanistes et le fonds Amoudruz.

Le fonds Amoudruz

Au rez-de-chaussée du Musée, on découvre, au bout de deux longs couloirs, une bibliothèque à l'atmosphère proprement livresque et offrant aux lecteurs ébahis un dédale montagnard, une vraie mine aux filons ouverts: c'est la bibliothèque dite «Georges Amoudruz», du nom du collectionneur (1900-1975) qui l'a rassemblée et que le Musée a acquise en 1976, accompagnée d'une collection de 9000 objets d'ethnographie régionale alpine.

Conçue comme un instrument de recherche documentaire, cette bibliothèque unique en Suisse romande couvre la région comprise entre le Valais et la Provence (le couloir rhodanien), avec des extensions à l'ensemble de la Suisse et de la chaîne des Alpes.

Elle est riche de 7000 monographies, 500 brochures et d'une centaine de périodiques régionaux allant des sciences naturelles à la géographie. La bibliothèque conserve, en outre, un lot de 1000 estampes



Vue de la Bibliothèque Georges Amoudruz au rez-de-chaussée du Musée. Photo: J. Watts

et cartes géographiques anciennes, ainsi que 1200 classeurs de documentation collectée par Amoudruz lui-même en juxtaposant notes d'enquêtes, cartes postales, articles de journaux locaux, illustrations gravées extraites de doctes ouvrages dépiautés et autres plans de construction ou relevés de machines agricoles... Elle possède également un fonds d'archives, tant manuscrites qu'issues des littératures grises populaires, émanant de donateurs privés, d'associations et d'entreprises ayant parfois cessé leur exploitation paysanne ou artisanale depuis plus de 50 ans. Ce fonds s'enrichit chaque année par de nouvelles acquisitions qui sont cotées «GAz» dans le réseau romand des bibliothèques.

À côté des grandes sections (Genève, Valais, Savoie) ou des ensembles de guides de voyage ou des récits d'ascension, on y trouve, certes, les grands classiques comme Van Gennep, Titus Burckhardt, les Réau, Élisée Reclus, des livres en patois, ceux de Louis Courthion, les Fatio illustrés par Boissonnas, le doyen Bridel, Paul Hugger, les guides Baedeker, Samivel, Guichonnet, le Nicolas Bouvier sur l'Art Populaire en Suisse, et tout Bernard Crettaz, mais aussi, des ouvrages qui répondent aux interrogations des ethnologues d'aujourd'hui, comme cette monographie sur les hommes à la conquête de l'espace domestique féminin, analysée selon leur rapport au linge et aux rangements...

Ces confrontations d'ouvrages, disponibles en accès direct, sont des stimulations incessantes, pour aérer, décloisonner et comparer les moeurs et coutumes sur trois siècles. Car jusqu'où ira l'ethnographie régionale? En terme de contenu, nul ne le sait, en revanche, en terme de mètres linéaires, l'actuel manque de place n'aura son exclusive solution que dans la construction du nouveau Musée et de sa médiathèque!

Actuellement, la bibliothécaire responsable, Bernadette Chevalier, et les conservateurs se chargent de sélectionner les ouvrages récents ou les séries et collections à compléter, sur la base des dernières publications, des catalogues d'éditeurs, de ventes aux enchères ou parfois du Marché aux puces. Les thèmes d'exposition et d'enseignement orientent aussi les choix. Les échanges entre institutions sont réguliers; et les collaborations sont étroites, comme par exemple avec la bibliothèque du département d'anthropologie (faculté des sciences) et avec la Bibliothèque publique et universitaire.

Le pas vers les moyens du multimedia est prévu dans le plan même du nouveau Musée. Tout cela impliquera des incidences sur l'archivage et la conservation. Ainsi, les sociétés à culture orale seront dignement représentées, en contrepoint, et avec les sociétés du livre.

Christophe Gros

Renseignements pratiques

Intégrée dans le réseau des bibliothèques universitaires et scientifiques de Genève (http://www.ville-ge.ch/musinfo/ethg/index.htm), la bibliothèque est ouverte au public, du mardi au vendredi, de 10 à 17 heures, et met à disposition une quinzaine de places de travail.

EXPOSITIONS

DU 1^{er} Novembre 2000 au 26 août 2001

Musée d'ethnographie - Annexe de Conches

Vernissage le mardi 31 octobre à 18h

Visites commentées publiques par Jean Mohr les dimanches 12 et 26 novembre 2000 à 10h30. Visites commentées pour groupes sur réservation tél. 41 22 346 01 25

DU 3 NOVEMBRE 2000 AU 4 MARS 2001

Musée d'ethnographie

Vernissage le jeudi 2 novembre à 18h

Visites commentées sur réservation (classes, groupes) Inscription 15 jours à l'avance minimum, tél. 41 22 418 45 81 (lundi, mardi et jeudi, de 15h00 à 16h30, ou répondeur)

DU 9 NOVEMBRE 2000 AU 7 JANVIER 2001

Musée d'ethnographie - hall

Vernissage le mercredi 8 novembre à 18h



Mercredi 15 novembre de 18h à 20h

DU 18 JANVIER AU 4 MARS 2001

Musée d'ethnographie - hall

Vernissage le mercredi 17 janvier à 18h

JEAN MOHR - DERRIÈRE LE MIROIR

Une exposition rétrospective? Pas tout à fait. L'intention est plutôt de montrer la diversité d'une profession qui se pratique jusqu'au bout avec passion et qui sait: la dernière photo sera peutêtre la meilleure? Voir pages 4-5.

GEORGE HUEBNER (1862-1935). Un photographe à Manaus

Paysages de l'Ucayali, portraits d'Indiens Macuxi, vachers du Rio Branco, lambris de l'Opéra, les images qui subsistent restituent 25 ans de la mémoire visuelle de Manaus et de son arrièrepays secoué par les spasmes de la fièvre du caoutchouc. L'exposition retrace aussi le parcours d'un homme, son enracinement dans la culture amazonienne. Voir pages 2-3.

BONS BAISERS DE LA JONCTION. Photographies de Simone Oppliger

Un regard voyageur posé sur un quartier où les frontières vacillent entre les réalités du dehors et celles du dedans. La photographe Simone Oppliger a sillonné le quartier de la Jonction à la rencontre de ses habitants et des lieux où se construit l'interculturalité: la rue, les parcs publics, les préaux, l'école. Avec cœur et talent, elle a photographié les palabres exubérantes des jeunes qui grandissent en version plurielle, comme le voile de nostalgie qui passe dans le regard de certains adultes.

Derrière le miroir des regards et des visages, les photos de Simone Oppliger révèlent les jonctions de ce quartier devenu monde. Voir page 6.

Rencontre avec Ch. Perregaux et son équipe, FAPSE, «Pratiques et lieux de l'interculturalité»

PYGMÉES. D'un regard à l'autre

Proposée par Nathalie Fleury, anthropologue, et Fançois Riat, photographe par passion, cette exposition vise à nous faire partager la réalité pygmée d'aujourd'hui, réalité complexe qui ne saurait se limiter aux images habituellement

ANIMATIONS

DU 25 AU 29 OCTOBRE 2000

Musée d'ethnographie - hall



Moines du monastère tibétain de Zong Kar Tcheude au Mus

Construction d'un mandala de sable

du Bouddha de Médecine par les moines de l'Université tibétaine de Drepung Gomang

Avec du sable de couleur, huit moines tibétains vont rituellement dessiner en public le diagramme (mandala) consacré au Bouddha de médecine «Lumière de béryl» (Sangye Menla). Figure importante du panthéon bouddhique tantrique, ce bouddha et les rites qui lui sont liés assent pour particulièrement bénéfiques pour les personnes malades et celles qui les soignent.

Oeuvre éphémère rappelant l'impermanence de toutes choses, le mandala sera détruit le matin du dimanche 29 octobre.

SOCIÉTÉ DES AMIS DU MUSÉE

DU 12 AU 14 JANVIER 2001

Renseignements secrétariat SAME: Tél. 41 22 418 45 44 (le matin)

ÉTÉ 2001

FÊTES DES MASQUES À URNÄSCH (Appenzell)

Déplacement en car depuis Genève avec guideconférencier. Max. 30 participants.

VOYAGE AU NORD DE L'AUSTRALIE ET À BALI

En rapport avec une exposition sur les écorces peintes par des artistes aborigènes dès janvier 2002 au Musée d'ethnographie de Genève et la grande exposition sur Bali, Museum der Kulturen à Bâle, automne 2001.

MUSIQUES

ATELIERS D'ETHNOMUSICOLOGIE

www.adem.ch Tél. 41 22 731 48 40



JEUDI 26 OCTOBRE 2000, 20H30

Salle Frank Martin (Collège Calvin)

VENDREDI 27 OCTOBRE 2000, 21H30

L'Usine - Ethnoclub

SAMEDI 28 OCTOBRE 2000, 20H30

Salle Frank Martin (Collège Calvin)

VENDREDI 3 NOVEMBRE 2000, 20H30

Salle Frank Martin (Collège Calvin)

VENDREDI 10 NOVEMBRE 2000, 20H30

Salle Frank Martin (Collège Calvin)

VENDREDI 17 NOVEMBRE 2000, 21H30

Sud des Alpes - Les vendredis de l'ethno

VENDREDI 24 NOVEMBRE 2000, 20H30

Salle Frank Martin (Collège Calvin)

JEUDI 30 NOVEMBRE 2000, 20H30

Forum Meyrin

VENDREDI 8 DÉCEMBRE 2000, 20H30

Cité Bleue (Cité Universitaire)

VENDREDI 15 DÉCEMBRE 2000, 21H30

Sud des Alpes - Les vendredis de l'ethno

VENDREDI 26 JANVIER 2001, 20H30

Salle Frank Martin (Collège Calvin)

VENDREDI 9 FÉVRIER 2001, 21H30

Sud des Alpes - Les vendredis de l'ethno

VENDREDI 16 FÉVRIER 2001, 20H30

Cité Bleue (Cité Universitaire)

VENDREDI 9 MARS 2001, 20H30

Salle Frank Martin (Collège Calvin)

Chant carnatique - Inde du Sud Maharajapuram Ramachandran

DJ Ritu & Sister India

Coprod. PTR - Ateliers d'ethnomusicologie

Chant Dhrupad - Inde du Nord

La famille Mallik

Susana Baca

La diva du Pérou noir

Fina Tawa

La nuit des Peuls

El Huelebien y su Gente

Alegria Flamenca

Coprod. AMR - Ateliers d'ethnomusicologie

Eliades Ochoa y el Cuarteto Patria (Cuba)

Le guitariste du Buena Vista Social Club

Polyphonies corses, sacrées et profanes Coprod. Forum Meyrin - Ateliers d'ethnomusicologie

Chants des femmes tchétchènes

Ensemble Daymakhkane Aznach

Keur Sénégal

Sabar et percussions sénégalaises Coproduction AMR - Ateliers d'ethnomusicologie

Mohammad Aman

Chant classique d'Arabie Saoudite

Les chemins de la voix - Jorge López Palacio

Chants chamaniques des Amériques Coproduction AMR - Ateliers d'ethnomusicologie

Les maîtres de musique d'Arménie

Chant sacré et musique traditionnelle

Memphis Blues

Blues, Bluegrass et Barbershop

